



Marianne
LEVY

La
malédiction
DE LA ZONE
de
confort

Pygmalion }

“Une déclaration d’amour à la comédie romantique”

Rose a (presque) tout pour être heureuse.

Après 763 auditions infructueuses elle a enfin décroché son premier grand rôle dans la série télé de l’année. Elle peut compter sur le soutien d’une joyeuse bande et d’un fiancé imaginaire avec qui elle assure vivre, enfin, une relation équilibrée. Son unique manque ? Un précieux recueil de poésie médiévale dont elle a besoin pour calmer son émotivité pathologique.

Ben n’a (presque) rien pour être heureux.

En panne d’émotions, le scénariste et auteur de polars n’arrive plus à écrire une ligne. Il se noie dans un quotidien sinistre qu’il dissimule mal à ses deux seuls amis. Son unique réconfort ? Les mails hystériques d’une dingue qui lui réclame un bouquin comme une naufragée, une bouée au milieu du Pacifique.

Ils étaient faits pour ne PAS se rencontrer.

Probabilité qu’ils vivent un jour heureux ensemble : nulle.

Probabilité qu’une probabilité soit fausse : non négligeable.

Et si la vie déjouait les algorithmes ?

Née au **xx^e** siècle, **MARIANNE LEVY** est un auteur hybride. Après des années passées à couvrir des événements sportifs majeurs pour plusieurs quotidiens nationaux, elle a bifurqué vers les coulisses de la télé. Critique, Marianne écrit sur les séries.

On peut la retrouver sur son blog « I love TV so what? » Et, très souvent aussi, devant le meilleur cheesecake de Paris.

La Malédiction
de la zone de confort

DU MÊME AUTEUR

Dress Code et petits secrets, 2013.

Dress Code et petits secrets 2 –

L'Aventure américaine, 2015.

Marianne Levy

La Malédiction
de la zone de confort

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2017.

ISBN : 978-2-7564-1913-8

*À ma mère qui m'a convaincue de ne renoncer à rien
car le meilleur est toujours possible.
À mes filles qui le prouvent tous les jours.*

« Je ne suis pas un fan de la réalité
mais c'est encore le seul endroit où
trouver un bon repas. »

Groucho MARX

Elle, Hugh Grant,
l'utérus et la zone de confort

Debout, j'ai tendance à me sentir toute petite. Là, je me sentais minuscule. J'étais en position horizontale. Je m'étais trompée de soutien-gorge. Je faisais un effort désespéré pour ignorer mes mollets. Ils avaient renoué avec l'état de nature. Blonde à poil long, même en janvier, c'est compliqué à assumer. Cruella me fixait avec un rictus objectivement sadique en sortant une guirlande de préservatifs de l'un des tiroirs de son cabinet cosu. Et, moi, je pensais très fort à Friedrich Nietzsche.

Ce qui ne te tue pas te rend plus forte.

Un philosophe majeur est obligé d'avoir raison, je me répétais en boucle. Parce qu'un philosophe majeur ne peut pas avoir tort. Malgré la logique implacable de mon raisonnement, un gros doute me submergea. Le contexte, sûrement. Même avant-gardiste, un philosophe majeur du XIX^e a peu de

chance d'être allé un jour volontairement s'allonger chez ma gynéco.

Une envie de me noyer dans le drap en papier me saisit. De m'enfoncer dans le matelas jusqu'à disparaître tout à fait. Ou, mieux encore, de quitter provisoirement la planète Terre. En prenant soin de laisser un petit message d'explication sur mon répondeur, évidemment.

Salut, c'est Rose !

Je suis indisponible pour le moment. Pour la durée du moment, ça va dépendre. Si c'est toi, Isa, tu sais où me trouver. Si c'est vous, Hugh Grant, je saurai où vous trouver. Si c'est monsieur Spielberg, je suis OK pour tous les rôles. Et si c'est le médecin, jetez un œil à votre agenda. Ma pauvre, vous êtes totalement surbookée. Le surmenage est très mauvais pour le cœur (source : Organisation mondiale de la santé). Ne prenez pas le risque de me rappeler.

Mon corps finit par se détendre un peu. Je glissais de quelques centimètres. Le skaï couina pour me dénoncer. Cruella me fusilla de ses yeux couleur husky de Sibérie. Un bleu translucide objectivement suspect pour quelqu'un qui n'est pas originaire d'une contrée glacée où le soleil ne se couche jamais.

Pour éviter de me lancer dans un exposé embarrassant sur la pluie, le beau temps, mon revival

d'acné en mai dernier ou la date de mon dernier rendez-vous amoureux – il y a un an environ –, je souris au plafond.

Sur la table d'examen, mon genou droit et mon genou gauche refusaient de se séparer. Ils avaient décidé de faire bloc. D'opposer une résistance dérisoire à une issue inéluctable. Cruella allait m'examiner. Puis, elle allait parler. Et j'allais l'écouter.

Le soleil se lève à l'est. Il se couche à l'ouest.

Moi, chaque année, au mois de janvier, je m'allonge.

Elle m'examine.

Et, je l'écoute.

Après mon premier rendez-vous, il y a cinq ans, avec Isa, ma colocataire, nous avons bien envisagé ma fuite. Nous avons donc pesé le pour et le contre. Elle avait fini par déclarer sur un ton solennel que la capacité à « surmonter l'adversité » est « le point commun » de « ceux » qui réussissent. L'énergie qu'ils déploient pour écarter les obstacles sur leur route leur permet d'échapper à « la malédiction de la zone de confort ». Isa avait ensuite suggéré que sinon je pouvais me faire inoculer la peste bubonique ou encore déménager en Corée du Nord. Cela avait accéléré mon processus de décision.

Je voulais réussir. Supporter Cruella, son regard psychédélique et ses sarcasmes une fois par an constituait, sans aucun doute, un premier pas vers le succès. C'était mathématique. Un 2 en 1 qui permettait de prendre simultanément soin de mon

corps et de mon esprit. Moins cher et moins chronophage qu'une séance hebdomadaire chez le psy.

De notre canapé, le plan semblait parfait.

Il l'était beaucoup moins vu de la table d'examen.

Je n'avais même pas eu le temps de plier mes affaires sur le petit tabouret qui faisait vestiaire. Elles avaient roulé par terre. Évidemment, mon slip fatigué – deuxième acte manqué – avait atterri en haut de la pile. Bien sûr, cela n'avait pas échappé à Cruella.

Tétanisée à l'idée de ce qui allait suivre, je m'étais réfugiée dans mon monde intérieur. Un paradis où tout est possible. Surtout ce qui ne l'est plus dans le monde d'aujourd'hui. Espérer rencontrer l'amour sans vivre à mi-temps sur Tinder. Renoncer au principe même du rendez-vous express. Refuser le *j'aime/j'aime pas* en trois secondes. M'épargner le *j'aime pas finalement* du lendemain matin. Me téléporter au XII^e siècle pour goûter les joies de l'amour courtois. Avoir le plaisir de résister à un poète et l'obliger à cogiter comme un dingue pour me convaincre de lui céder. Vivre d'amour, de San Pellegrino et, toute médaille ayant son revers, de sanglier.

Évidemment, il fallait faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit pour oublier que les mollets un peu épais du troubadour qui me contait fleurette étaient incarcérés dans des collants vert bouteille. Ce qui était considéré comme rédhibitoire au XXI^e siècle

était ultratendance de son point de vue à lui. Et l'empathie est, paraît-il, un truc indispensable à l'harmonie amoureuse (source : Isa).

— Vous vous croyez au cinéma, Rose ? Vous attendez la fin des bandes-annonces ? me lança Cruella, impatiente.

— Non, madame. Enfin... pardon, je veux dire... non, docteur, je bafouillai.

Pourtant, une furieuse envie de lui rappeler que notre relation relevait d'un cadre strictement professionnel me saisit. Mon humiliation était peut-être remboursée par la Sécurité sociale mais cela ne la dispensait pas pour autant des règles de base de la civilisation. Elle devait donc m'appeler « mademoiselle Simon » comme tout le monde.

Ça, c'est ce que j'aurais dû lui dire. Si j'avais eu la force d'affronter la réalité. Mais depuis trois cent soixante mois environ, j'entretiens un rapport compliqué avec la vie en vrai.

Impossible de l'oublier car chaque fois que ma mère fait la queue quelque part, elle se met à raconter les circonstances de ma venue sur terre. Elle avait donné le jour à une artiste. Elle n'y pouvait rien. J'avais voulu prolonger les choses. Mon sens inné de la dramaturgie. Au début, personne n'y avait vu d'inconvénients. Mais quarante-huit heures plus tard, le personnel de l'hôpital avait commencé à trouver la pièce trop longue. Et trois jours après, la moitié de la maternité avait été appelée à la rescousse

pour me convaincre de pousser mon premier cri. Chacun avait dressé la liste des aspects positifs de l'expérience humaine. Finalement, une jeune sage-femme s'était frayé un chemin jusqu'à moi et avait murmuré que si je sortais, c'était à moi de voir bien sûr, je ne serais pas obligée de supporter tout ça. Je pourrais toujours me réfugier au cinéma.

C'était comme la vie mais en mieux.

Pour me punir, Cruella décida d'allumer les néons. La notion de double peine prit alors un sens nouveau. La lumière crue qui tombait du plafond était objectivement sadique, elle aussi. Elle éclairait mon teint de janvier, une nuance de vert qui déprimerait même une olive extradée d'une boîte périmée, et soulignait les reliefs post-réveillon qui avaient décidé de camper sur mon abdomen.

Elle me jeta un coup d'œil consterné. Il signifiait : « Alors ma grande, le principe de réalité tu connais ? À trente ans, tu devrais, enfin si tu décides un jour de devenir une adulte responsable ! » Une perspective qu'elle considérait utopique étant donné la manière pathétique dont je m'obstinais à essayer de gagner ma vie.

Comme à chaque consultation, elle ne m'avait pas laissé quitter ma doudoune avant d'attaquer : « Situation professionnelle inchangée ? Actrice, figurante, mannequin pieds ? Enfin, dans l'ordre inverse, je suppose... » Et, comme chaque fois, je m'étais

recroquevillée sur mon siège. J'avais eu envie de répondre. Mais je m'étais tu.

Pourtant, cette fois, tout était différent. Isa le disait : la roue n'avait pas tourné, elle était devenue « hystérique ». Comprendre : pendant un an, nous serions en mesure de payer le loyer de notre deux-pièces (vraie cuisine et vraie salle de bains) sans faire la voix off qui tente de rassurer la vache dans les pubs pour le fromage au lait cru ou recourir au pouvoir de séduction de mes orteils.

J'avais eu envie de rétorquer à Cruella qu'elle se trompait. Qu'une fois qu'elle m'aurait libérée, 2017 commencerait pour de bon. Ce serait mon année. Mon nom apparaîtrait chaque semaine pendant quelques mois au générique de la série dont tout le monde allait parler. Au bureau, à la fac, au bistrot, dans le RER C. Même elle qui n'avait jamais posé ses escarpins Prada dans un train de banlieue.

C'est sûr, lors de ma prochaine visite, elle brûlerait de me poser mille questions. Une question, en particulier. « Cet Ugo Belin, comment est-il en vrai ? » demanderait-elle après avoir légèrement éclairci sa voix et en fixant avec amour les feuilles de son ordonnancier. Comme les autres, les millions d'autres, elle serait bouleversée par le regard de l'acteur. Par les mouvements d'Ugo dans l'espace.

Pour démontrer que la perfection existait même depuis la fin du classicisme, Dieu avait jugé radical de créer Ugo. Judicieuse initiative à en croire le nombre de femmes qui suivaient ses faits et gestes

dans les journaux, sur Instagram, voire à pied pour les plus tenaces d'entre elles.

Cruella ajouterait certainement : « Et le prochain épisode, Rose ? Enfin, je veux dire, mademoiselle Simon ? Tout va s'arranger au prochain épisode, n'est-ce pas ? Cela ne peut pas se terminer ainsi ! C'est impossible. Atroce. Inhumain ! » Et elle ferait comment, elle, pendant un an en attendant que les personnages reviennent pour la saison suivante ? Déjà le manque était douloureux. Mais l'ignorance était au-dessus de ses forces. Donc, il lui arriverait quoi à Ugo ?

Et moi, je lui répondrai par un sourire énigmatique.

La Joconde.

En mieux.

— J'ai huit autres patientes dans la salle d'attente, ce n'est pas quand vous voulez, vous savez !

Elle agita sa sonde comme si elle regrettait d'avoir fait médecine plutôt qu'une formation accélérée de dresseuse de félins. Même si, à en juger par l'expression dédaigneuse sur son visage, je ressemblais plutôt à une otarie inoffensive échouée dans son cabinet chic du XVI^e arrondissement à Paris à cause de la mondialisation.

Pour me donner du courage, je me reconcentrai sur mon troubadour. Lui n'avait jamais peur de rien. Il affrontait la vie sans anesthésie. Cela ne lui

avait pas mal réussi. Un peu réconfortée, je la laissai travailler.

Doc C observa longuement l'écran relié à son instrument. Et, évidemment, elle finit par lâcher :

— Dites, il est toujours aussi moche votre utérus.

J'avais envie de dire sur un ton détaché : « Décidément, c'est obsessionnel chez vous. Dans quel monde vivez-vous pour vous obstiner à considérer qu'un muscle reproductif puisse avoir la moindre valeur esthétique ? Avez-vous déjà pensé à consulter ? »

Je balbutiai :

— C'est grave ?

— Pas grave, non. Mais qu'est-ce que c'est moche ! répondit-elle en me tendant une demi-feuille de Sopalin version hard discount pour que je ne m'essuie pas tout à fait et que mon humiliation soit complète.

À ce moment précis, ma liste de vœux 2017 surgit dans mon cerveau. Elle me renvoya à la ligne 1 de ma « ne plus jamais faire liste » 2016. Il y a un an exactement, dans des circonstances identiques – presque, puisque le verdict de Cruella avait été : « hideux » –, je n'avais pu réprimer une larme. J'avais bégayé un remerciement. Payé la consultation. Oublié de remettre mes chaussettes. Mais, même à Paris, personne ne peut survivre pieds nus dans ses Converse avant les vacances de février. J'avais donc patienté, jusqu'à la fin de l'après-midi, planquée derrière un Kleenex, pour oser demander la permission

de les récupérer en m'interrogeant sur la note qu'Isa donnerait à ma zone d'inconfort. Puis, j'avais encore patienté jusqu'à 20 heures pour que la femme de ménage me les rapporte. Elle n'en avait retrouvé qu'une seule. Une semaine plus tard, mon utérus et moi étions sous la couette avec 39 °C de fièvre.

Cette fois, je regardai Doc C bien droit dans les yeux, je lui offris mon sourire le plus pro – celui de la pub pour les cures thermales qui promettait de désintégrer le stress des trajets en métro passés à côté d'un psycho qui vous fixe façon *Vol au-dessus d'un nid de coucou* en pire – et je demandai :

— Vous pourriez me refaire cette expression ? Vous savez, légèrement cruelle et totalement excédée. J'essaye de faire le plein de nouvelles émotions, ça peut me servir pour mon nouveau boulot. Je vais tourner dans une série avec Lucie Adam, je vous l'ai dit, non ?

Elle lâcha son instrument. Laissa aussi tomber la mâchoire. Chercha ses mots. Un mot. En vain.

J'adorais 2017.

Et c'était réciproque.

Extrait de *Elle***Séries TV****Lucie Adam s'envole vers les séries**

Au hit-parade des infos les plus excitantes du début de l'année, en plus de toutes celles qui concernent Ryan Gosling, la réhabilitation des choux à la crème, Pierre Niney, les choux à la crème et Ugo Belin, avec ou sans crème, c'est une info... télé qui l'emporte. The news 2017. Lucie Adam, récompensée l'an passé par le César de la meilleure actrice pour son rôle dans *L'Âme délicate du pigeon* – elle y interprétait l'errance poétique d'une femme carnivore qui, en nourrissant chaque jour les oiseaux avec les restes de ses repas, arrivait à se connecter spirituellement avec les volatiles – vient d'accepter le rôle principal dans *JT*, la nouvelle série de France Plus.

Elle retrouve donc le réalisateur Paul Marignan. « Le journal télévisé est le concentré d'une époque. Cette époque est la nôtre. C'est nous. La série est l'objet artistique majeur du *xxi*^e siècle, *JT* était par conséquent un projet évident pour moi. J'ai envie

d'une série folle, très conceptuelle, jamais vue. La première série française à l'américaine ! Mon producteur m'a donné carte blanche », affirme le réalisateur qui n'a pas eu de mal à convaincre la star de faire ses premiers pas à la télé.

« Je suis passionnément *Game of Thrones*, confie Lucie Adam. Depuis, j'ai une relation très particulière avec les dragons, je l'avoue. J'ai immédiatement été séduite lorsque Paul m'a proposé une série. J'adore le concept de *JT*. C'est enivrant de plonger dans les coulisses de la machine à fabriquer de l'information. Je suis follement excitée à l'idée de faire connaissance avec Fabienne, mon personnage. Une femme forte et fragile à la fois, absolument moderne et totalement solaire qui présente le journal télévisé le plus suivi de France. J'attends avec impatience aussi de vivre cette relation si particulière qu'une série fait naître entre l'acteur et le public. »

L'incandescent Ugo Belin, rescapé de la télé-réalité, incarnera Xavier Mosse, un reporter baroudeur sexy qui fait craquer Claire Legrand, une journaliste idéaliste (interprétée par Rose Simon, une jeune comédienne qui fait ses débuts). Le tournage de la saison 1 d'une série qui s'annonce comme l'événement culturel et esthétique de l'année débute ces jours-ci en région parisienne.

Lui, Aragon, la série à l'américaine
et le tarama rose foncé

Benjamin Duval émergea de la bouche de métro place de la Concorde. Il avait toujours aimé marcher. Depuis un mois, il avait besoin de marcher. Il ignora la pluie glacée de février qui lui fouettait le visage. Il remonta le col de son blouson, enfonça son bonnet en shetland et traversa en courant le passage clouté devant l'hôtel Crillon. « C'est vert, connard! Tu vois pas que le feu est VERT! » lui lança le conducteur d'une berline Mercedes. Ben se retourna et lui montra son doigt.

Putain, je vais vraiment mal.

Il se dirigea vers l'automobiliste pour s'excuser de s'être laissé aller. L'autre lui montra deux doigts. Ben sourit. Il n'avait pas souri depuis un mois. Dans la nuit, il entama la remontée des Champs-Élysées en se demandant pourquoi des millions de touristes venaient y immortaliser leur séjour à Paris. Il ne se passait jamais rien de passionnant par ici.

La pluie s'intensifia et il regretta un instant de ne pas avoir pris un taxi. Il avait cru que traîner dans le métro lui ferait du bien. Il y avait des gens dans le métro. Et les gens, c'était son boulot. Ce que faisaient les gens, en fait. Il n'y a pas si longtemps, les doigts du gars dans la berline Mercedes lui auraient permis de remplir au moins dix pages dans son carnet Moleskine. Il lui aurait imaginé une vie au propriétaire de ces gros doigts dressés vers le ciel. L'hémisphère droit de son cerveau se serait immédiatement demandé pourquoi il ne portait pas de chevalière en or 18 carats gravée d'un R. Vu qu'il avait la tête d'un gars qui s'appelle Régis, c'est-à-dire celle d'un type qui porte une bague pareille, se fait épiler le dos et pratique l'amour tarifé pour essayer d'oublier que les seins de sa femme lui arrivent aux genoux.

Mais, depuis le 1^{er} janvier, il n'imaginait plus grand-chose. À part un plan de reconversion. Une perspective déprimante pour le commun des mortels. Une tragédie pour un auteur. Des trombes d'eau s'abattaient sur lui maintenant.

Bien.

Ça l'empêcherait d'allumer la seule Marlboro qu'il trimbalait toujours dans sa poche intérieure à côté du Bic noir pointe épaisse qui glissait si rapidement sur les feuilles qu'il n'arrivait plus à noircir. Arrivé au rond-point des Champs-Élysées, il bifurqua avenue Montaigne. Son iPhone gémit. Il pria pour que ce petit cri annonce un mail de la malade qui le harcelait depuis la semaine dernière. Ses messages lui faisaient

l'effet d'un défibrillateur. Ils avaient un peu ramené à la vie une partie de lui-même qui s'était fait la malle au petit matin. Comme ça. Sans prévenir. À l'heure de sa clope-café. Son traditionnel petit déjeuner. Au mieux, son imagination était dans le coma. Au pire, il devrait bientôt déclarer l'heure du décès.

Putain, ça fait chier.

Pour sauver son téléphone de la mort par noyade, il trouva refuge chez Louis Vuitton. Le portier eut l'air déconcerté par l'âge avancé du vieux cuir que Ben portait et jeta un regard désolé sur les godillots qu'il jugeait inutile de cirer. Pour prouver qu'il n'avait pas d'intention malhonnête, il enleva son bonnet et il esquisça un sourire qui signifiait : « Désolé vieux, mon Louis à moi, c'est plutôt Aragon. Sans rancune ? » Puis, sans attendre de savoir s'il était pardonné, il plongea le nez dans ses messages. La merveille technologique l'informa qu'il avait reçu un nouveau SMS. Il provenait d'un autre genre de malade. Celui qu'il devait rejoindre.

18.59 – Vlad
Tu fous quoi, là ?

19.00 – Ben1984
Je remonte le supermarché
du luxe à ciel ouvert où tu
as eu le mauvais goût de me
donner RDV.

19.01 – Vlad

Poète disparu, mais
toujours poète, donc. Ça
tombe bien ! ACCÉLÈRE.

Ben hésita à rebrousser chemin. Puis il se rappela qu'il ne fallait jamais rien prendre personnellement avec Vlad. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés en classe prépa à Louis-Le-Grand, son ami menait sa vie de la façon dont il écrivait ses textos, sans prendre de précautions. Raison pour laquelle ceux qui croisaient son chemin le considéraient comme un « connard magistral ». Souvent, d'ailleurs, dès les cinq premières minutes. Mais ils n'osaient jamais mettre des mots sur l'allergie qu'ils ressentaient car Vlad était aussi très efficace dans la vie. Sa carte de visite sur laquelle était imprimé *Vladimir Shol, producteur heureux* en était la preuve. À ceux qui lui demandaient de préciser, il répondait : « Mes bureaux sont place Vendôme, je vais à la gym au Ritz et j'ai ma table à l'année chez Costes. » Forcément, les gens oubliaient très vite « connard » et se concentraient sur « magistral ».

Vlad l'attendait sur une banquette de L'Avenue. L'endroit était bondé. Les gens parlaient fort pour être certains que personne n'ignore les détails du dossier sur lequel ils avaient bossé toute la journée. Son ami, lui, était surtout concentré sur les olives qu'il gobait toujours méthodiquement lorsqu'il réfléchissait.

Quand il lui avait laissé un message pour lui proposer un verre, Vlad n'avait pas mentionné qu'il s'agissait de boulot. Son costume Hugo Boss bleu marine et la cravate qu'il n'avait pas desserrée indiquaient que le producteur était très préoccupé. Ben le connaissait par cœur. Depuis l'âge de dix-huit ans et le matin où ils avaient simultanément décidé avec Max qu'ils n'avaient besoin que de deux amis. Mais de vrais. Après un cours d'économie consacré au taux de rendement maximal.

Ben se pencha pour l'embrasser. Des gouttes de pluie noyèrent le whisky sec qui accompagnait les olives.

— Tu bois quoi ? demanda Vlad.

— Je sens que ce n'est pas un jour à te laisser tomber. Alors pareil. On attend Max ?

À peine avait-il esquissé un geste de la main que la serveuse se précipita pour prendre la commande. Vlad était un producteur heureux à temps plein.

— Nan. Il est coincé dans son épicerie par un producteur de pinard qui lui promet que ses bouteilles miraculeuses vont faire exploser son chiffre d'affaires.

— C'est pour la bonne cause alors, dit Ben.

— Ça aussi, c'est pour la bonne cause, répondit Vlad en sortant de sa serviette en cuir un document format A4 relié qu'il fit glisser vers Ben. J'aimerais que tu jettes un œil et que tu me dises ce que t'en penses. J'ai un doute.

Le premier épisode de *JT*, devina Ben. Depuis des mois, Vlad leur parlait de sa première série. Le

premier projet dont il était vraiment fier. Pas parce qu'il lui permettait de travailler place Vendôme et de perdre les deux grammes quotidiens pris chez Costes dans la piscine du Ritz.

Vlad était un admirateur inconditionnel de Paul Marignan. Il avait vu tous ses films. Pouvait citer toutes les séquences des œuvres de Paul *fucking* Marignan. Alors, évidemment, il avait accepté la seule condition posée par le réalisateur. Marignan avait voulu réécrire les scénarios de tous les épisodes de la « première série française à l'américaine » de France Plus. Il souhaitait y mettre « sa patte ». Imprimer son « identité ». Vlad, sous le choc d'avoir réussi à convaincre l'un des réalisateurs français les plus en vue, n'avait pas mesuré le risque qu'il prenait.

Ben avait bien tenté de l'alerter. À l'américaine, cela signifie qu'un auteur écrit et qu'un réalisateur réalise. Un réalisateur qui écrit ça, c'est la méthode française. Et quand un réalisateur réécrit, des deux côtés de l'océan Atlantique, on appelle cela une catastrophe. Mais, très vite, Ben avait renoncé. Il ne faisait pas le poids face à trois *fucking* César.

— Un doute ? répondit Ben.

Son état pitoyable l'obligeait à demander des précisions. Il lui fallait au moins un indice qui le mette sur la piste et lui permette de donner le coup de main attendu par Vlad.

— Lucie Adam.

Ben ne put réprimer un rictus nerveux. Il aurait aimé ne pas se rappeler que pour convaincre la star,

Vlad avait sorti le grand jeu. Il l'avait invitée à dîner à La Tour d'Argent, avait réservé la meilleure table, et booké des mois à l'avance le meilleur canard. Des efforts que le producteur n'avait jamais faits pour personne et qui avaient pourtant failli ne pas être récompensés. Quand elle avait vu arriver la bestiole, Lucie avait levé un sourcil écoeuré et commandé des endives arrosées d'un « simple » filet de jus de citron que le chef s'était empressé d'inventer. Une salade qui depuis portait son nom. Elle avait goûté deux feuilles, l'avait écouté et accepté de tourner dans *JT*.

— Oui, Lucie ? répéta Ben en jetant un coup d'œil discret sur son portable.

— J'ai reçu un mail de France Plus, ils flippent un peu à la chaîne. C'est l'effet que ça fait d'écouter Paul Marignan se répandre partout et du matin au soir sur la première « série française à l'américaine », « très folle » et « très conceptuelle ».

— C'est vrai que ça fait beaucoup de *fucking* conneries dans une seule phrase... Donc ?

Vlad encaissa la provocation sans broncher.

— Ils veulent tester le pilote. Le montrer à des « vraies gens » pour vérifier que l'épisode leur plaît. Enfin des « vraies gens » selon leurs critères. Des gens qui regardent la télé, quoi.

Le costume Hugo Boss prenait tout son sens. C'était un coup dur. Vlad avait personnellement investi 50 000 euros par épisode pour convaincre la diva d'accepter de jouer dans sa première série télé. Et douze épisodes, ça faisait beaucoup d'euros.

Même pour quelqu'un dont le voisin de palier s'appelle Cartier.

— Et toi, tu ne veux pas imaginer la tête de Lucie quand elle lira dans le journal que le premier épisode de la série de l'année à laquelle elle a accepté de participer n'a pas été validé par une « vraie » téléspectatrice qui passe d'habitude ses après-midis avec l'inspecteur Derrick... Je te comprends. Il y a des expériences traumatisantes qu'il faut avoir la sagesse de s'épargner dans la vie.

— T'as une sale gueule en ce moment mais t'es vraiment un type brillant ! D'ailleurs, pourquoi t'as une sale gueule ?

Benjamin Duval avait décidé de ne parler à personne du mal qui le bouffait. Convaincu qu'il arriverait ainsi à le reléguer au rang de souci passager. En parler à Vlad revenait à en parler à tout le monde. L'amitié consiste essentiellement à accepter l'autre comme il est. Et Vlad n'avait jamais été passionné par le concept d'intimité. Sûrement la raison pour laquelle, il figurait chaque année dans le top 5 européen des producteurs de télé-réalité.

— Le boulot..., répondit Ben, évasif.

Les miroirs qui tapissaient le mur lui renvoyaient la mine classique de l'auteur qui a entamé un combat sans merci contre une deadline. Il présentait tous les symptômes du poète maudit. Des petits yeux, des cernes violacés et une barbe de plusieurs jours, qui hurlait qu'il avait une relation compliquée avec son rasoir. L'ensemble soulignait les rides

d'expression qui creusaient son visage de brun. Il ressemblait à un cliché. Mais la tempête intérieure qu'il affrontait depuis des semaines lui permettait au moins de donner le change.

Il avait l'air d'un auteur qui souffre.

Donc d'un auteur qui écrit.

C'était déjà ça.

— Tu crois que tu pourrais jeter un œil sur les scénars et vérifier que Marignan n'a pas totalement niqué le projet ? Il ne veut plus entendre parler du scénariste qui l'a créé...

Bip. L'iPhone se réveilla enfin. Ben le consulta à nouveau. Une promo Carrefour.

Je m'en tape du tarama rose foncé à - 15 %.
Merde.

— Dis-moi, ma série, elle te gonfle déjà ou quoi ?

Ben fit non de la tête. Il avala une longue gorgée de whisky et laissa son regard se perdre dans le noir qui enveloppait l'avenue Montaigne. Une frayeur le traversa.

Et si, découragée par son silence à lui, la malade avait définitivement renoncé à se manifester ? Il devait lui répondre. Sinon, il devrait débrancher la machine. Accepter qu'il ne ressentirait plus rien d'intéressant.

Jamais.

Elle, Benedict Cumberbatch,
le marché immobilier
et cinquante bâtons d'encens

— Pink ?

J'étais dans ma position de travail préférée. La seule qui permettait, selon moi, à mon cerveau d'être correctement oxygéné. Donc de me détendre. Donc d'affronter le présent. Sans hyperventiler. Allongée sur le canapé qui nous servait de bureau. Une tasse de tisane triple dose de coquelicots à portée de main. Le visage enseveli sous trois centimètres de masque à l'argile d'Aquitaine (Appellation d'origine contrôlée).

Notre salon de 19,8 m² était plongé dans une atmosphère irréelle. Éclairé à la seule flamme des bougies « paix monacale » censées, depuis les étagères de la bibliothèque, me rappeler que, dans la vie, l'important est de croire que tout est une question de foi. Le chant des moines, qui sortait apaisant des enceintes, confirmait cette info.

Je connaissais déjà parfaitement mes répliques de l'épisode 1 de *JT* dans lequel Claire Legrand apprend qu'un tweet intempestif risque de la priver de reportage. Mais j'avais décidé de les revoir une dernière fois pour être certaine d'être à la hauteur dès le premier jour du tournage. Toujours pour me rassurer, j'avais ensuite prévu de relire quelques ouvrages classiques sur le métier d'acteur. Pourtant, je ne parvenais pas à décoller les yeux du visage de Lucie Adam qui s'affichait superbe et décontractée dans *Madame Figaro* sur une double page en papier glacé. Elle vous présente *JT*, promettait le titre du magazine sur la table basse. J'étais hypnotisée. Même si j'avais bien conscience que le créateur de Photoshop avait des comptes personnels à régler avec la beauté.

Isa, elle, ne m'aidait pas à me concentrer. Elle s'activait dans l'appartement avec l'enthousiasme d'une fille à qui on a promis qu'un dîner aux chandelles avec Benedict Cumberbatch serait le pire truc qui pourrait arriver.

— Pinnnnnnk !

Isa était le seul être humain sur terre à m'appeler Pink. Depuis notre rencontre, soixante-douze mois plus tôt, chez Alex. Quand elle était venue s'asseoir à côté de moi au fond du théâtre, elle avait commenté la performance du jeune acteur sur scène d'un sobre : « PBG niveau 1. » Comme je ne comprenais pas ce que cela voulait dire, que c'était mon premier

cours, j'avais voulu faire la fille qui savait, hoché la tête et dit :

— Je suis totalement d'accord. Il a un potentiel incroyable ce gars, même si son jeu me semble encore un peu formaté. C'est certain, PBG niveau 1 !

Les yeux noisette d'Isa s'étaient allumés. Elle avait l'air épatée.

— Tu sais ce que PBG veut dire ?

Prise de panique, j'avais demandé de l'aide à mon cerveau. Deux secondes, c'est très court pour élaborer une réponse originale. J'étais restée classique.

— Performance bouleversante et géniale, évidemment !

Pour montrer que je maîtrisais mon sujet, bien que nouvelle, j'avais jugé utile de souligner l'évidence en levant les yeux au ciel.

— Je sens que je vais t'adorer toi... Même si tu ne sais pas du tout reconnaître un putain de beau gosse devant ton nez !

J'avais rougi. Elle avait considéré que c'était une façon de reconnaître mon erreur. Et, d'un accord tacite, nous nous étions reconcentrées sur l'essentiel : la plastique sublime du gars qui jouait comme un pied devant nous sur la scène.

Trois mois plus tard, nous visitions notre petit appart. Un repère pour célibataires au dernier étage d'un immeuble niché au milieu d'une impasse patinée par deux cents ans d'existence. L'agent immobilier était jeune, charmant et sceptique. PBG, j'avais soufflé dans l'oreille d'Isa. Elle s'était plantée

devant lui, en essayant de rester indifférente à la dimension esthétique de son anatomie, et s'était lancée, théâtrale :

— Vous croyez à la chance, Paul ?

Il avait levé un sourcil dubitatif.

— Bon, disons que vous avez envie de croire que la chance existe, alors ?

Évidemment, il avait répondu :

— Oui.

Elle avait enchaîné :

— D'accord, Paul, je vais vous résumer la situation très simplement. Dans votre tête, vous êtes en train de vous dire : c'est dommage, elles sont mignonnes et sympathiques mais elles ne sont pas salariées éternelles dans une entreprise qui ne fera jamais faillite dans un pays qui connaît un taux de croissance annuelle de 15 %. C'est une partie du raisonnement qu'on ne peut effectivement pas écarter.

PBG avait acquiescé, soulagé de ne pas avoir à entrer, une fois de plus, dans les détails pour faire son sale boulot.

— Mais d'un autre côté, mademoiselle ici présente et dénommée Rose Simon pourrait devenir célèbre dans, disons, les cinq années qui viennent. Vous avez vraiment envie d'être ce gars qui raconte accoudé au bar l'haleine chargée par de la mauvaise bière qu'il l'a vue en vrai, Rose Simon. Qu'il a pu la toucher. Et qu'il aurait pu déjeuner avec elle – et sa peu conventionnelle mais terriblement charmante

copine – s’il avait accepté de leur louer un tout petit deux-pièces dans le XIV^e arrondissement !

À la fin du repas Chez Yvonne, le troquet du coin dissimulé sous un marronnier bancal où le fait maison était effectivement mitonné dans une cuisine, après une délicieuse tarte aux pommes, j’avais accepté de signer sa cravate. Et Paul avait regardé plein d’espoir les quelques mots inscrits au rouge à lèvres. C’était mon premier autographe. J’avais fait simple, sincère et efficace.

*Avec ma reconnaissance éternelle,
Rose Simon & friend.*

Isa se laissa tomber sur le canapé avec l’intention évidente de ruiner mon programme de révisions.

— Isaaaaa... 32 pages, j’ai encore 32 pages à relire de *Vous et l’Actors Studio*. Ensuite, je jetterai bien un œil par précaution à *Jouer le bon jeu*, aussi. Si tu continues à me tourner autour comme ça, je n’y arriverai jamais.

— T’as vu ma tête ?

— Quoi, ta tête ? Elle est toute mignonne, ta tête. Attends, dis donc... t’es un peu rouge, c’est bizarre.

— C’est pas bizarre, c’est normal ! Je suis au bord de l’asphyxie au stade terminal, là. Cinquante bâtons d’encens, c’était vraiment indispensable pour atteindre le nirvana créatif ? CCC a déjà sonné trois fois pour menacer d’appeler

les pompiers et, éventuellement, l'armée en renfort.

— J'en ai besoin pour me concentrer, voilà ! Et puis le parfum « Paix monacale » devrait lui plaire à Casse-Couilles en Chef, non ?

Autour de nous, la fumée devenait de plus en plus dense. Un peu comme la dernière fois que j'avais décidé de ne pas commander le dîner chez Allô Resto. Mes sinus irrités étaient l'indication que j'avais un peu forcé la dose. Je distinguais à peine la pile de bouquins sur la table basse. Et la silhouette d'Isa était presque devenue floue. De quoi alerter la voisine du dessous.

— Ton truc devrait surtout s'appeler « Mort Certaine ». C'est assez raccord avec les chants grégoriens, d'ailleurs. Tu sais Pink, c'est quand même un problème que la veille du plus beau jour de ta vie ressemble à un enterrement et à une momification. Remarque, c'est une idée, ça. Mourir jeunes et belles, enfin surtout moi, comme ça, aucun risque de se planter demain, hein ?

Comme toujours, Isa avait vu juste. Raison pour laquelle sa capacité à analyser les névroses de l'être humain lui garantissait, par ordre chronologique, d'arrondir ses fins de mois et d'être à découvert après son passage chez H&M.

— Tu te rends compte que Lucie Adam s'est fait enfermer dans une volière avec quarante-huit pigeons pendant toute une journée pour mieux sentir son rôle ? Moi, je serais incapable de faire un

truc pareil. Tu crois qu'ils vont mettre combien de temps à comprendre que je suis un imposteur ? Isa, je suis morte de trouille.

— Je sais mais t'inquiète TVTD, dit-elle en consultant sa montre.

— Je vais tout déchirer, tu es vraiment sûre ?

— Affirmatif. Les douze répliques de Claire Legrand, on les a répétées 213 fois. Ce tweet on l'a examiné sous toutes les coutures. Claire relit le tweet, elle s'évanouit. Claire relit le tweet, elle hurle. Elle hurle comme Al Pacino. Comme Marlon Brando. Comme Robert De Niro... On l'a tellement répétée cette première scène que je suis dégoûtée de Twitter pour toujours. Tu veux vraiment passer le dernier dîner avant ton premier grand rôle dans un vieux tee-shirt délavé sur lequel il y a écrit *Keep Calm & Read Medieval Poetry* ? Tu prendrais pas un bain plutôt ? Ensuite, tu mettrais une jolie robe et puis, relax, on passerait une bonne soirée. J'ai l'énorme pressentiment que ça te ferait un bien fou.

— Donne-moi une bonne raison de quitter le tee-shirt qui me sert de porte-bonheur depuis trente-cinq mois ? Surtout que je n'ai toujours pas réussi à remettre la main sur mon livre fétiche *Le Néant et la Joie* ? Dis, Isa, tu y crois aux signes, toi ? Au mauvais karma, tout ça ?

— Pour la cinquantième fois, non, je ne crois pas aux signes. Et, oui, ton fichu livre va finir par réapparaître. Au fait, quelle heure est-il ?

Merci à Jean-Marc et Michaël Schlumberger dont le talent et la gentillesse m'ont redonné le sourire au bon moment.

Enfin, merci ex aequo à Colin Firth et Hugh Grant pour l'ensemble de leur œuvre, source intarissable d'inspiration.

Nous espérons que vous avez aimé cette déclaration d'amour à la comédie romantique. Nous aurons plaisir à échanger sur ce roman avec vous sur les réseaux sociaux.

Retrouvez Marianne Levy
sur Facebook : [facebook.com/
MarianneLevyauteure/](https://facebook.com/MarianneLevyauteure/)
sur Twitter : [@Marian_Levy](https://twitter.com/Marian_Levy)
sur Instagram : [marianlevy](https://www.instagram.com/marianlevy)
sur son site : mariannelevy.co

Retrouvez les éditions Pygmalion
sur Facebook : facebook.com/ed.Pygmalion/
sur Twitter : [@ed_Pygmalion](https://twitter.com/@ed_Pygmalion)
sur Instagram : [ed_pygmalion](https://www.instagram.com/ed_pygmalion)
sur le site : editions-pygmalion.fr

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EUCN000752.N001
Dépôt légal : octobre 2017